

Ne plus trouver les mots

Hervé Dumez



Francis Bacon

Les 18 et 19 octobre 1902, le quotidien berlinois *Der Tag*, publiait sous le simple titre “*Ein Brief*” (une lettre), un texte présenté comme en date du 22 août 1603 et adressé par Lord Chandos à son ami Francis Bacon pour s’excuser auprès de ce dernier d’avoir renoncé à l’écriture.

Dans le style qui est celui du XVII^e siècle, Lord Chandos explique le désarroi dans lequel il se trouve depuis quelques mois, qui est celui d’un bonheur entrevu et insaisissable. Les mots se sont

perdus, et quelque chose comme un au-delà d’eux s’est emparé de lui, qui prend la forme d’un bonheur impossible et d’un hébètement. Chaque chose, même la plus banale, est devenue pour lui une espèce de merveille envoûtante, qu’il ne lui est plus possible de voir avec le regard simplificateur de l’habitude. Un arrosoir abandonné dans un potager, un chien endormi au soleil, un noyer dont les frondaisons gardent les derniers rayons de l’astre avant de sombrer dans le soir tombant, au gré de ses promenades à cheval le traversent d’émotion jusqu’à la racine des cheveux, évoquant en lui des geysers de mots, mais impossibles, mais inutiles. C’est un mystérieux ravissement sans paroles et sans entraves. Et une incapacité à écrire ce qu’il rêvait de mettre sur le papier.

Chacun, s’étant un jour essayé à l’écriture, a connu ce moment de désespoir, ce dérobement des mots face à quelque chose dont la beauté leur échappe, irrémédiablement, et l’angoisse de ne pouvoir plus rien produire.

Sans doute Hugo von Hofmannsthal, l’auteur réel de la lettre, les a-t-il connus aussi. Il n’est pas si sûr pourtant que le texte qu’il écrivit alors en soit si directement l’écho. Lisant Francis Bacon, de citations duquel il parsema son texte, il cherchait surtout à retrouver la langue que ce

dernier écrivait, un latin savant aux effets qu'il s'efforçait de rendre dans son allemand maternel. Le texte, dans sa pureté stylistique, semble comme se désavouer lui-même.

*
**

À la suite d'une dépression profonde qui l'affecta durant l'année 1978, Pascal Quignard imagina de donner une réponse à Chandos, qu'il plaça sous la plume de Bacon.

Nous sommes d'abord *in-fans*, celui qui ne parle pas encore, celui qui est encore privé de parole et qui vit le bonheur du monde sans elle. Dans un poème intitulé « *Da ich ein Knabe war* » (Alors que j'étais petit garçon) Hölderlin a chanté ce bonheur :

Ich verstand die Stille des Aethers Je comprenais le silence de l'éther
Der Menschen Worte verstand ich nie. La parole des hommes, je ne la comprenais pas.

Mais la langue, dit Quignard, bientôt s'incarne en nous et il nous faut dépasser cette illusion d'un retour nostalgique possible à un état en-deçà d'elle. Un jour l'enfant découvre les mots et perd cet état de bonheur simple qui les a précédés. Alors n'êtes-vous plus ni silence, ni langue, mais déchiré, et il vous faut vouloir ce déchirement, assumer de vivre ce pénible retrait d'un règne d'avant. Cette déchirure est ce qu'on appelle écriture.

Songez que les mots n'abandonnent que ceux qui les ont évidés et comme dévitalisés. Et si les mots résistent à ceux qui sont en train de parler : jamais à ceux qui écrivent. Ceux qui écrivent ont tout le temps pour eux, ont tout le temps pour reprendre leur phrase, ont tout le temps pour ouvrir leurs lexiques, leurs atlas, leurs chronologies, leurs dictionnaires, ont tout le temps pour recourir à leur ancien manuel de grammaire tout dépareillé, qui date de leur première enfance, ont tout le temps pour revisiter, pour redonner vie, pour reétymologiser, remanier, corriger, surprendre. (La réponse à Lord Chandos, p. 40)

Peut-être.

« *Déjà, je ne sais plus ressentir simplement* » avait pourtant écrit Hofmannstahl et c'est bien là que surgit la difficulté : ni la simplicité, ni moins encore la complexité des phrases ne semblent dire la simplicité des êtres, ou celle d'une sensation, le sourire d'une femme révélant l'enfant qu'elle a été.

Il y a beaucoup de choses dans le monde
Auxquelles personne ne veut croire
Quand un jour on les raconte.
Seul celui qui les vit y croit et il ne sait pas comment...

*Es sind die mehreren Dinge auf der Welt,
so, daß sie eins nicht glauben tät',
wenn man sie möcht' erzählen hören.*
Alleinig wer's erlebt, der glaubt daran und weiß nicht wie –
(Der RosenKavalier, dritter Akt) ■

Références

- Hofmannstahl Hugo von (1979) *Le chevalier à la rose et autres pièces*, Paris, Gallimard.
- Hofmannsthal Hugo von (2000) *Lettre de Lord Chandos*, Paris, Payot-Rivages.
- Le Rider Jacques (1994) “La lettre de Lord Chandos”, *Littérature*, n° 95, pp. 93-110.
- Quignard Pascal (2020) *La réponse à Lord Chandos*, Paris, Galilée.
- Schultz H. Stefan (1961) “Hofmannsthal and Bacon: The Sources of the Chandos Letter”, *Comparative Literature*, vol. 13, n° 1, pp. 1-15.